

ECRAN TOTAL

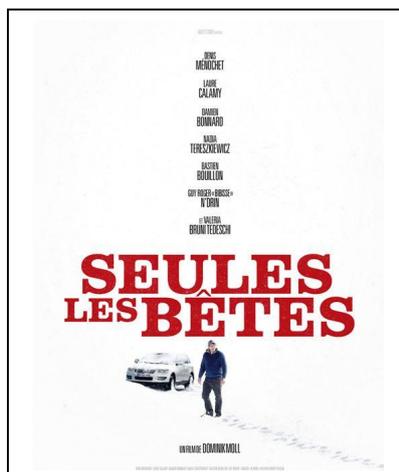
12 au 25 FEVRIER 2020

SEULES LES BÊTES

de **Dominik MOLL**

avec Denis Ménochet, Laure Calamy, Damien Bonnard

1h57 – France – Date de sortie : 4 décembre 2019 – Haut et Court



Une femme disparaît. Le lendemain d'une tempête de neige, sa voiture est retrouvée sur une route qui monte vers le plateau où subsistent quelques fermes isolées. Alors que les gendarmes n'ont aucune piste, cinq personnes se savent liées à cette disparition. Chacune a son secret, mais personne ne se doute que cette histoire a commencé loin de cette montagne balayée par les vents d'hiver, sur un autre continent où le soleil brûle, et où la pauvreté n'empêche pas le désir de dicter sa loi.

Dominik Moll retrouve la mécanique diabolique du livre de **Colin Niel** qu'il adapte en entremêlant le destin de ses personnages de la Causse à l'Afrique. (Caroline Vié : 20 Minutes)

BIOGRAPHIE

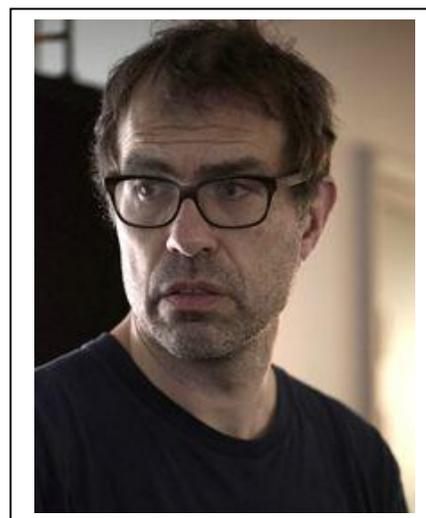
Né de père allemand et de mère française, Dominik Moll grandit à Baden-Baden. Adolescent, il rêve de tourner des documentaires animaliers. Parti à New York étudier le cinéma à la City University, il tourne en 1983 son premier court métrage, **The Blanket**, d'après une nouvelle de **Bukowski**. Il réalisera plusieurs autres courts dans le cadre de l'IDHEC où il se lie d'amitié avec d'autres futurs cinéastes, notamment **Laurent Cantet** (Moll sera son assistant réalisateur sur **Les Sanguinaires** et **Ressources humaines**) et **Gilles Marchand**, qui deviendra son scénariste. Il assiste également **Marcel Ophuls** sur le tournage du célèbre documentaire-fleuve **Veillées d'armes** en 1994.

Dominik Moll réalise en 1993 son premier long métrage, **Intimité**, inspiré d'une nouvelle de **Jean-Paul Sartre**, mais ce coup d'essai, dans lequel apparaît déjà le goût du cinéaste pour la manipulation, passe inaperçu dans les salles. Moll devra attendre six ans pour tourner son deuxième film, **Harry, un ami qui vous veut du bien**. Ce thriller brillant et dérangeant, présenté en Sélection officielle à Cannes, obtient un succès public qui dépasse les frontières, ainsi que 4 Césars, dont ceux de Meilleur réalisateur et de Meilleur acteur pour **Sergi Lopez**, parfait dans un rôle, à contre-emploi, de psychopathe plein de bonnes intentions. Son partenaire, **Laurent Lucas**, fera partie du quatuor formé par Dominik Moll pour son film suivant, le tout aussi inquiétant **Lemming**. Ce troisième opus, qui réunit aussi **Charlotte Gainsbourg**, **André Dussollier** et **Charlotte Rampling**, est présenté en ouverture du Festival de Cannes 2005.

Moll réalisera son film suivant cinq ans plus tard. Cette fois, le cinéaste entreprend l'adaptation d'un roman gothique du XVIIIème siècle, écrit par Matthew Lewis. Son **Moine** est porté par **Vincent Cassel**, **Déborah François**, **Géraldine Chaplin**, et le fidèle **Sergi Lopez**.

REALISATEUR

- 2019 **Eden - saison 1** : Episodes 1 – 2 – 3
- 2019 **Seules les Bêtes**
- 2015 **Des nouvelles de la planète Mars**
- 2013 **Tunnel - saison 1** : Episodes 1 – 2
- 2010 **Le Moine**
- 2005 **Lemming**
- 2000 **Harry, un ami qui vous veut du bien**
- 1993 **Intimité**
- 1987 **Le gynécologue et sa secrétaire** : Court métrage



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR DOMINIK MOLL (Extraits du dossier de presse)

Avec Gilles Marchand, vous avez adapté Seules les bêtes de Colin Niel. Qu'est-ce qui vous a particulièrement séduit dans ce roman ?

Beaucoup de choses en fait. A commencer par sa singularité. Dans une intrigue excitante et pleine de mystère, le livre explore deux mondes délaissés par la fiction et que tout semble opposer. La campagne française, en l'occurrence les Causses où les éleveurs sont parfois si isolés qu'ils ont du mal à fonder une famille, et à cinq mille kilomètres de là, une métropole africaine de près de cinq millions d'habitants, Abidjan, où certains jeunes rêvent de faire fortune en devenant « brouteurs »,

c'est à dire cyber-arnaqueurs. Colin Niel rend ses personnages si vibrants et attachants que j'avais envie de les voir en chair et en os. Et puis il y a cette structure très particulière du roman, ce récit où chaque chapitre correspond au point de vue d'un personnage différent. Ce qui pourrait n'être qu'une idée formelle raconte quelque chose de profond sur le rapport de chacun des personnages à l'amour... Et produit une jubilation particulière sur la résolution de l'intrigue.

Quelles sont selon vous les vertus de cette structure par points de vue successifs qui est au coeur du film ?

Cette structure crée du mystère et du suspense. A chaque nouveau chapitre se dévoile une couche supplémentaire du récit global, un autre point de vue, de nouveaux éléments, qui apportent un éclairage nouveau sur ce qui a pu se passer. Cet éclairage créant lui-même de nouvelles zones d'ombre. Cette structure singulière rend aussi

le spectateur particulièrement actif. Changer de point de vue peut dérouter un instant mais ça devient vite ludique et excitant. Et l'unité de l'intrigue est toujours préservée, puisqu'il y a toujours le même point d'ancrage : la disparition d'Evelyne Ducat lors d'une tempête de neige, autour de laquelle tout s'articule.

Cette construction reprend ce que Tarantino avait appelé "la structure à la Rashomon", utilisée aussi dans Jackie Brown ?

En effet, mais dans le film de Kurosawa, on a trois interprétations différentes d'une même histoire. Dans Seules les bêtes, les points de vue sont incomplets, s'imbriquent les uns dans les autres, et ne couvrent pas forcément la même période. Par exemple, dans la 3ème

partie avec Evelyne et Marion, on repart en arrière. Cette construction rend le récit plus ludique et plus complexe que si on avait été exactement dans le même espace-temps à chaque chapitre.

Le Causse Méjean revêt une cinégenie particulière, du moins à l'échelle française. Cet élément était-il important dans la décision de transformer le roman en film ?

Oui, essentielle même. J'y avais séjourné deux fois et à chaque fois j'avais été frappé par le potentiel cinématographique de ces paysages. Le plateau du Causse a quelque chose de très particulier, cette immense étendue désertique cernée de gorges, lui donne un côté forteresse naturelle, seulement accessible par de petites

routes en épingles à cheveux. D'ailleurs l'histoire joue de ce contraste. Il y a ceux qui vivent sur le Causse, et ceux de la vallée. Ces paysages sous la neige sont bien sûr très cinégeniques, mais ils renvoient surtout à ce que sont les personnages.



Les personnages sont tous différents, singuliers, mais réunis par un point commun : l'envie puissante d'échapper à leur quotidien, et leur aveuglement quant à l'objet de leur désir. Seules les bêtes est-il un film pessimiste ou simplement lucide sur la rencontre amoureuse ?

Il y a beaucoup d'idéal chez chacun des personnages. Ils sont portés par le désir d'aimer et d'être aimé. Leur quête est active. Elle peut certes paraître parfois très bizarre ou ridicule, mais eux veulent toujours y croire.

C'est leur idéal. Il y a évidemment une cruauté dans le fait qu'ils se trompent tous. C'est un aspect de comédie noire. Une ironie qui rend cette noirceur à la fois terrible et jubilatoire.

Le personnage de Michel (Denis Ménochet) amène une autre thématique : l'addiction à Internet, la puissance des réseaux sociaux. Souhaitiez-vous porter un regard critique sur le monde 2.0 ?

C'était plutôt l'idée de montrer le pouvoir de projection et d'imagination que peut susciter Internet. Quand on est derrière son écran d'ordinateur ou de téléphone, on se sent protégé, moins exposé, les inhibitions

tombent, on ose aller plus loin que lorsqu'on est réellement face à quelqu'un : l'écran agit comme le catalyseur de nos désirs. Et aussi comme une échappatoire.

Pour Michel, Internet n'est-il pas quand même une addiction dangereuse, qui le coupe de sa femme, lui fait perdre de l'argent, le rend pratiquement fou ?

Quand j'ai fait mes recherches sur les arnaques par Internet, j'ai vu des reportages sur des personnes qui s'étaient fait détrousser de plusieurs dizaines de milliers d'euros. Il y a une femme qui ne parvenait pas à admettre que le bel homme qui l'avait séduite sur

Internet n'existait pas, elle gardait sa photo sur sa table de nuit malgré toutes les preuves et évidences de l'arnaque. Internet décuple le pouvoir de fantasmer des histoires, pour le meilleur et pour le pire. ... Ceci dit Joseph n'a pas Internet, et il ne va pas très bien non plus.



Il plane sur le film une dimension étrange, comme un fil invisible qui relierait les personnages, parfois à leur insu. Il y a aussi le chaman africain, les anciens du Causse qui semblent doués de pressentiment... Cet aspect métaphysique, non rationnel, était-il volontaire ?

Oui. À Abidjan, tous les brouteurs vont chez le féticheur. La dimension magique existe donc réellement pour eux. Et j'aime l'idée que l'irrationnel ne soit pas très loin. Papa Sanou dit au jeune brouteur "le hasard est plus fort

que toi", et c'est vrai que le film joue avec des coïncidences presque surnaturelles. Cela dit, Papa Sanou est là aussi pour demander son pourcentage sur les arnaques, ce qui est déjà beaucoup plus matérialiste !

La dimension financière traverse aussi toute l'histoire.

C'est vrai. On a beau savoir que l'argent ne fait pas le bonheur, il est difficile de ne pas souhaiter en avoir pour être plus heureux. Les jeunes brouteurs ont un rapport à l'argent très spécial. Ils veulent flamber. Tout tout de suite. Ils ne cherchent pas à améliorer leur quotidien. Ils vont tout dépenser en une

soirée, faire croire qu'ils ont tellement d'argent qu'ils peuvent le jeter par la fenêtre. Ils ne se projettent pas vers l'avenir mais ne sont que dans l'instant présent. Le jeune Armand dit "mieux vaut être riche un jour que pauvre toute sa vie".

La dimension politique du film était-elle intentionnelle ?

Seules les bêtes est d'abord un film noir, un mystery thriller comme diraient les anglosaxons. Mais tourner à Abidjan, montrer ces jeunes dans leur désir de richesse, montrer aussi l'isolement d'un certain monde rural en France, mettre ces deux mondes face à face aujourd'hui... tout cela a bien sûr une dimension politique. Que l'on soit sur le

Causse ou à Abidjan, au-delà des inégalités économiques, chacun recherche un idéal. Mais malgré le réseau internet qui désormais relie potentiellement tous les individus de la planète, le paradoxe du « si loin – si proche » ne cesse de se creuser. Nous sommes peut-être de plus en plus proches... et de plus de plus en plus loin.

Comment lire ce titre, Seules les bêtes ?

C'est une très bonne question ! C'est un titre qui m'a toujours plu par sa beauté mystérieuse, et chaque fois que je croise Colin, l'auteur du roman, j'oublie de lui demander quel en est pour lui le sens exact. Il y a bien sûr la présence des bêtes dans le film, et peut-être sont-elles les seules à savoir ce qu'il s'est réellement passé cette nuit de

tempête... Dans le scénario, Cédric, le gendarme, philosophait sur le regard des bêtes, il se demandait ce qu'il se passait dans leurs têtes quand elles nous regardent : « on ne sait pas si elles sont stupides ou juste désolés de nous voir... » Peut-être faut-il préserver la beauté de ce mystère et laisser chacun y voir sa propre interprétation.

Interprété par des comédiens impeccables (Laure Calamy, Denis Ménochet, Damien Bonnard), ce film noir hypnotique rappelle combien Dominik Moll, avec son humour grinçant et son talent formel, occupe une place précieuse dans le paysage du cinéma français. Vite, la suite !
(Olivier de Bruyn : Marianne)



« Seules les bêtes », un thriller rural et labyrinthique

Vingt ans après Harry, un ami qui vous veut du bien, Dominik Moll nous entraîne d'Abidjan au causse Méjean, dans les méandres d'une intrigue, pour le moins complexe, qui explore brillamment les affres de la solitude contemporaine à l'heure d'Internet.

Après un détour plutôt convaincant par les séries télévisées (Tunnel et plus récemment Éden pour Arte), le réalisateur et scénariste Dominik Moll revient à ce qui avait fait le succès de Harry, un ami qui vous veut du bien ou de Lemming : un thriller glaçant dont la sourde étrangeté renvoie à nos angoisses contemporaines.

Adaptation d'un roman de Colin Niel paru en 2017 aux éditions du Rouergue, Seules les bêtes nous entraîne ainsi d'Afrique au fin fond de la campagne française dans les méandres d'une intrigue pour le moins complexe, qui explore la solitude des êtres à l'heure de la mondialisation. Ou comment, selon la célèbre théorie de « l'effet papillon », les actes des uns peuvent avoir des conséquences sur la vie des autres, sur deux continents différents.

De l'offrande à un sorcier dans les rues d'Abidjan qui ouvre le film, on passe sans transition à l'immensité glacée d'un causse de la Lozère. Tout le mystère et le suspense du film tiennent à sa construction particulière déjà présente dans le roman. Elle consiste à raconter l'histoire du point de vue de chaque personnage impliqué, avec pour point de départ le même événement : la mystérieuse disparition d'une femme, Évelyne (Valeria Bruni Tedeschi), au cours d'une tempête de neige. Rien que du très

classique. Sauf qu'au lieu de se compléter pour peu à peu laisser entrevoir la vérité, ces récits rebattent les cartes de l'intrigue pour lui faire prendre un tour inattendu.

Une construction en forme de puzzle : Il y a d'abord celui d'Alice (Laure Calamy), assistante sociale dans une mutuelle, qui repère la première la voiture abandonnée de la victime en allant faire sa tournée, ensuite le récit de Joseph (Damien Bonnard), son amant occasionnel, un paysan solitaire et renfermé dont la ferme est toute proche du lieu de la disparition. Puis vient le tour de Marion (Nadia Tereszkievicz), jeune serveuse un peu paumée qui a croisé la route de la victime peu avant, dans un restaurant de Sète, et enfin celui de Michel (Denis Ménochet), le mari d'Alice, éleveur endetté et taciturne toujours plongé dans sa comptabilité.

Si chaque chapitre apporte une pièce supplémentaire au puzzle, il est surtout l'occasion de broser une galerie de portraits d'hommes et de femmes en milieu rural, désespérément seuls avec leurs désirs non satisfaits, et prêts à tout pour trouver un peu d'amour et de réconfort afin de s'extraire de leur morne quotidien. Laure Calamy, Damien Bonnard et Denis Ménochet leur donnent vie avec une grande humanité, apparaissant puis disparaissant, à la manière de leurres, afin de camper le décor de l'incroyable enchaînement de circonstances à l'origine de la disparition de cette femme, dont le metteur en scène maîtrise parfaitement la subtile mécanique.

(Céline Rouden : La Croix – 3/12/2019)

La satire, qui met dans le même sac des paysans innocents du Causse, des bourgeois un peu bobos et des Africains frimeurs, semble alors trop forcée et les personnages un peu trop dérisoires. Cela n'enlève rien à une mécanique presque parfaite et à une construction globale assez retorse pour offrir des surprises et des joies sans cesse renouvelées. **(Vincent Ostria : L'Humanité)**

«SEULES LES BÊTES» : LE JEU DE LA MORT ET DU HASARD

Du cause Méjean à Abidjan, Dominik Moll entraîne le spectateur dans un thriller dont l'intrigue au cordeau finit par se dérégler brillamment au contact de l'arbitraire et des fragilités humaines.

C'est d'abord une chèvre portée comme un sac à dos qui fait de la moto. Puis des vaches et des moutons par dizaines, un chien de berger qui prend une balle. C'est enfin la danse d'un pigeon et de petits poissons qui rêvent de devenir gros. Le nouveau film de Dominik Moll s'appelle *Seules les bêtes* mais il faudrait probablement ajouter un «savent» à son titre énigmatique. Présents partout mais jamais invités à jouer les premiers rôles, les animaux forment à l'écran une tapisserie d'yeux, témoins omniscients et irrémédiablement muets que personne ne viendra jamais questionner. Si on les interrogeait, les bestiaux qui ont tout vu et tout entendu pourraient raconter des histoires merveilleuses et tristes, rétablir un puzzle fabriqué à partir de coïncidences impossibles.

Triangle des Bermudes

Après une introduction à Abidjan façon prestidigitateur, pas vu, pas compris, sitôt oublié, le thriller de Dominik Moll installe son plateau sur le cause Méjean. Un désert balayé par le vent et la neige surplombé par le gris sans fin d'un ciel que rien ne vient interrompre. Un habitant toutes les 10 bornes et, surtout, une voiture abandonnée sur le bas-côté d'une de ces routes sinueuses. Avant que la disparue ne prenne le visage de Valeria Bruni-Tedeschi, le film se sédimente autour des voisins éloignés de l'absente. A la manière canonique d'un *Rashomon*, *Seules les bêtes* s'écrit autour de personnages-chapitres, dans une succession de regards biaisés et d'informations parcellaires.

Il y a d'abord Alice, assistante sociale qui se déplace d'un foyer à un autre pour aider des éleveurs et des personnes âgées et isolées dans leurs démarches administratives. Elle prête main-forte, tend une oreille et plus si affinités. A Joseph, éleveur ermite aux mains et à l'âme calleuses, Alice se donne tout entière. D'abord par charité, pour le

réchauffer, puis par amour. Tandis que la police s'intéresse aux faits et gestes de chacun, Joseph tient lieu de coupable idéal, condamné par une carcasse inquiétante et cette façon d'apparaître dans le cadre sans qu'on l'ait invité. Michel, colosse cocu et pas dupe, vient compléter ce triangle des Bermudes d'où resurgit le corps sans vie de l'automobiliste. Le mari fait mine de ne rien voir des infidélités, se terre dans le réduit qui lui sert de bureau près des enclos, mais revient la face ensanglantée. «*Vous baisez ?*», «*vous l'aimez ?*» Voilà les questions lancées l'air de rien par de vieux fouineurs autour desquelles semble se nouer un *whodunit* classique, percé d'images belles et sinistres. Comme cette caverne de foin, tout à la fois antre morbide et cabane enveloppante dans laquelle l'un des personnages trouve refuge pour se blottir auprès du cadavre comme un enfant s'endort dans les bras de sa mère.

Un retour en arrière complexifie le puzzle en faisant de la morte une vivante, en lui donnant une voix étouffée, des yeux clairs et un corps avide d'explorer celui de vingt ans plus jeune d'une serveuse de passage. Une parenthèse ensoleillée qui ne dure pas, le couple étant rappelé à son tour par les causes, pôle magnétique de *Seules les bêtes*. Tandis que dans ce monde sous cloche, on regarde s'agiter ces corps en quête d'un peu de chaleur pour les réchauffer de la rudesse hivernale, le film explose. Le bleu acier du plateau calcaire cède sa place à l'ocre d'Abidjan. L'ambiance pull camionneur et vieille faïence est remplacée par les tee-shirts élimés et la sape clinquante de Yopougon. Remember le sac à dos chèvre du début. Plus qu'une délocalisation de l'intrigue, c'est toute la boussole du film qui se dérègle et l'entraîne à la dérive.



Tremplin poétique

Les élèves sont remplacés par les «brouteurs», bandits de grand chemin d'Internet. Des gamins de 20 ans, en fait, qui détraquent des gogos persuadés de tchater avec une jeune fille qui passait par là et qui a vraiment besoin d'un coup de main. Quand Dominik Moll nous perdait dans sa série *Eden* en opérant des sauts entre l'urgence des réfugiés et une intrigue administrative bruxelloise, *Seules les bêtes* trouve dans cette rupture une forme de tremplin poétique. Passé le choc de l'éloignement, l'exotisme ivoirien, cette parenthèse se révèle en réalité un trait d'union qui opère un rapprochement par le biais d'une fragilité commune, dans l'arbitraire du hasard aussi.

Après s'être donné à voir comme un thriller qui appelle un dénouement implacable, où tous les fils patiemment tirés dans l'ombre finiraient par dessiner une toile d'araignée, le film s'engouffre au contraire dans une exquise fragilité. La caméra se fait rapide, chevrotante. Un nouveau couple émerge, des liens se tissent au-dessus des lois de la raison. Renvoyée dans les limbes, cette histoire de disparue a été remplacée par des histoires de cœurs lourds. Une fois la vérité éventée, une fois la cendre des rêves cramés retombée, le film ose dire contre l'ADN qu'on lui prêtait que la mécanique de précision n'existe pas. Mais que ce qui est simulé, «pour de faux», existe avec tout autant de force. Qu'il fait aussi mal et qu'on peut s'y raccrocher.

(Marius Chapuis : Libération – 3/12/2019)

Un polar rural évoquant avec une incroyable audace les ravages de la misère affective, la cruauté de l'amour fou, la soif d'inverser les rapports de domination. **(Christophe Caron – La Voix du Nord)**

De la noirceur teintée de blanc. De l'immensité pour mieux masquer les failles. Le sixième long-métrage de l'auteur d'Harry, un ami qui vous veut du bien fait des étincelles. **(Olivier Pélisson – Bande à part)**



Assez brillant dans sa structure narrative, le film montre le talent du réalisateur comme directeur d'acteurs.

(Antoine Le Fur : L'Express)